

Françoise Vitou

Introduction à la demi-journée de travail sur « La question du travail dans une école de psychanalyse » du 13/03/2021

Cette réunion ponctue le travail d'un atelier dont les participants se sont réunis pendant un peu plus de deux ans autour de la lecture au mot à mot, d'une partie des « Journées des cartels de l'École Freudienne¹ » d'avril 1975, celle relative à la Fonction des cartels. Cette journée avait pour but de faire échanger entre eux différents cartels autour de thèmes tels que les concepts fondamentaux, les psychoses, l'éthique de la psychanalyse et la fonction des cartels.

Effets d'une conclusion inachevée

Après vous avoir adressé nos textes à l'écrit via le courrier interne, en attendant un moment plus favorable pour vous les énoncer oralement au cours d'une rencontre, nous avons décidé, au vu de la durée des restrictions sanitaires, de vous rendre compte de notre travail sur un mode encore différent. Nous vous convoquons à une expérience nouvelle pour nous, à partager avec vous, par l'intermédiaire d'une visioconférence. La plupart des participants de l'atelier, pour ceux qui interviennent, seront regroupés en un même lieu, en présence de Marie-Jeanne Sala et de Solal Rabinovitch. Nicole Martin, ne pouvant se joindre à nous interviendra de « la salle ». Ces conditions nous ont semblé être un minimum acceptable, pour partager notre questionnement, à l'issue de notre travail, dans le moment actuel que nous traversons.

Nous avons également décidé de vous épargner la lecture intégrale de nos textes, dont la plupart d'entre vous ont pu déjà prendre connaissance par nos écrits envoyés via le courrier interne. Les non-membres ont eu également la possibilité de se les faire adresser.

Chacun d'entre nous, vous fera donc part de quelques points qu'il aura extraits de son texte.

Il n'est pas chose facile de faire soi-même des coupes dans son propos... Mais c'est à cet exercice que nous ont conduits les restrictions

¹ *Lettres de l'AFP*, « Journées des cartels à la Maison de la Chimie à Paris, les 12 et 13 avril 1975 », *La Fonction des Cartels*, 1976, n°18, pp. 219-267.

sanitaires, et notre désir toujours présent de vous transmettre notre questionnement, de la meilleure façon possible.

Je commencerai par vous retracer brièvement la fabrique de l'atelier et deux moments qui m'ont paru importants dans le parcours de nos rencontres. Suivront les textes de Laurence Gautier, de Nicole Martin à distance, Virginie Morin, Jérémie Léobet et Fanny Émilie Jeandel.

Venons-en à la fabrique de cet atelier.

C'est l'absence de candidatures aux différents secrétariats, au cours de l'assemblée générale de 2018, qui me conduit, pratiquement à mon insu, à me proposer comme secrétaire aux cartels et autres collectifs de travail. Une ancienne secrétaire aux cartels m'adresse le compte rendu des « Journées des cartels d'avril 1975 » de l'École Freudienne de Paris.

L'écart entre le moment que traversait l'École, l'arrêt de la réunion sur l'absence de candidatures aux différents secrétariats, et le tourbillon de pensées présent dans ces journées, fit naître l'idée de les utiliser pour une lecture collective, pratique familière de l'École.

Ce projet fut encouragé et soutenu par quelques autres, dont Marie-Jeanne Sala, secrétaire aux enseignements à l'époque, qui en fit un enseignement d'École ; je la remercie d'avoir accepté d'être parmi nous comme discutante, les deux autres personnes contactées n'ayant pas pu être là.

De la rencontre avec Jérémie Léobet naîtra l'atelier.

La vivacité de ton de ces journées me semblait bien évoquer une question présente dans ma demande d'entrée à l'École et qui persistait toujours : comment soutient-on son « désir d'analyste », comment une École peut permettre de le mettre au travail, tout en maintenant vif ce qui nous a suffisamment « mordu » dans notre cure pour que nous nous soyons assis, en essayant de ne pas trop nous y installer, dans ce fauteuil de l'analyste ?

Qu'est-ce qui se serait perdu de l'enthousiasme des années 1975 ?

En faire la lecture à plusieurs dans un atelier, c'était partir à la recherche de comment continuer à inventer.

Voici les deux moments qu'il m'a semblé important de vous transmettre, deux moments de travail de l'atelier en visioconférence qui se terminent tous les deux par un envoi d'écrits comme une sorte de « conclusion inachevée » mais nécessaire, à la fois ponctuant un moment de travail tout en préservant la suite de nos élaborations.

Le premier moment se situe au cours du premier confinement, en juin 2020. Nous nous retrouvons chacun derrière nos écrans, suite à une

proposition de l'École d'intervenir ce même mois, au cours d'une réunion interne en visioconférence. Bien qu'ayant réfuté cette proposition pour la reporter à un moment de rencontre en présence possible, nous décidons à la toute fin de cette première réunion, de nous adresser à chacun d'entre nous, nos textes en l'état, dans l'inachevé de la présentation qui aurait dû avoir lieu en mars. Ils seront envoyés par tous, avec une certaine hâte, dans leur facture brute, dans un seul mouvement venant épingler ce moment de suspens. Nous découvrons ainsi le travail d'écriture produit par chacun.

L'atelier continuait... à produire ses effets.

Septembre permettra de nous retrouver en présence ; nous laissons à distance ces fameuses journées de l'École Freudienne. Nous y évoquons la période étrange traversée, la supposant terminée, et nous prenons date pour une dernière réunion de travail avant notre présentation prévue le 15 novembre 2020.

Mais c'est à nouveau en visioconférence que nous nous retrouverons. Un peu dépités par l'acharnement du sort rendant à nouveau cette matinée de travail impossible, nous discutons pour savoir comment faire. Deux solutions s'offrent à nous : décaler encore une fois la date de la rencontre, ou la pratiquer en visioconférence. Une troisième surgit dans la discussion : l'envoi de notre travail écrit aux membres de l'École, via le courrier interne. Nos textes, pour la deuxième fois dans l'« imminence » de leur écriture, trouveraient leur rédaction définitive, pensions-nous, et pourraient ainsi trouver lecteurs, faute d'auditeurs. Mais restait encore en suspens, ce qui avait présidé à la création de cet atelier, se situer sur le bord de l'École, un seuil, le souhaitant ouvert à tous, rompus ou pas à la pratique psychanalytique et à son discours. Tous les participants de l'atelier n'étant pas membres de l'École, l'envoi ne pouvait pas venir à la place de la matinée d'étude ; nous décidons de maintenir un deuxième temps de présentation de notre travail, énoncé, porté par la voix, au cours d'une réunion publique et ouverte à tous. Et nous voilà, toujours confinés... à nous risquer, encore une fois à une nouvelle écriture.

Pourrait-on dire, que dans ces deux moments de rencontres en visioconférence, l'écrit, même inachevé, serait venu nouer le groupe, en préserver sa consistance et son travail, en fonction de « plus un » peut-être ?

Ce fameux « plus un » qui nous a tant occupés tout au long de l'atelier et qui fait pourtant toujours énigme, en écho à l'épaisseur de celle que peut être l'inconscient.

L'intervention orale du 23 mars s'arrêtait là. J'ai souhaité y ajouter quelques idées que j'avais renoncé à énoncer ce jour-là, pourtant bien inscrites dans la dynamique de notre lecture à plusieurs, dans le mot à mot du texte.

Comment un groupe d'analystes fait école, comment un groupe fonctionne en cartel, comment un cartel constitue « la structure de base du travail dans l'École² » ?

Comment faire fonctionner le « plus un » comme une chicane du désir, celui de l'analyste devant inlassablement être remis sur l'établi ; comment rester des analystes débutants, fidèles à leur position de sujet ?

Dans ce moment de grimace du temps, des visages, des gestes que reste-t-il d'une École de psychanalyse ?

Le lien que chacun a pu tisser avec celle-ci par les différentes rencontres habituelles opérait-il toujours ; le vide laissé par leur absence, relayé ou non par les différents outils informatiques permettait-il de le maintenir ?

Le recouvrement de celui-ci par une actualité sanitaire des plus envahissante allait-il étouffer le souffle de ce qui nous tenait ensemble ?

C'est pourtant par une relance d'un membre du secrétariat que nous sommes sortis de notre sidération et remis au travail.

Je ne peux que repenser à mes années de pratique dans un service de protection de l'enfance où étaient régulièrement confondus le lien de l'enfant à sa famille d'origine et les visites régulières ou pas de celle-ci. Il y a un écart irréductible entre ces deux réalités, la consistance du lien, faite de ses coordonnées dans l'instant de son inscription, pétri aux aléas de la vie.

Lacan a proposé la structure du cartel, en même temps que celle de la passe, pour subvertir le système en place de transmission de la psychanalyse et le discours universitaire. Il s'agissait de faire en sorte que la position de chefferie, même toujours présente, ne vienne pas faire obstruction au trou laissé dans le savoir du fait même du langage.

Mais cette structure opère-t-elle toujours ? Ne serait-elle pas devenue un dogme, un modèle, que l'on applique sans trop savoir de quoi il s'agit, ce qui n'est pas si grave si on le trouve en chemin, du fait même de ses effets ? Faire cartel serait-il devenu le modèle qu'on se doit d'adopter quand on est analyste ; fonctionnerait-il alors comme un refuge imaginaire, dans la difficulté de transmettre le produit de son travail ? Y perdrait-il

² Annuaire 2016, p. 6.

alors sa fonction de « dispositif de travail » d'École ?

La chefferie se serait-elle déplacée dans l'idée même du cartel ?

L'essentiel ne serait-il pas de continuer à travailler, « en y mettant du sien » ? La structure du cartel venant fonctionner comme un repère, une balise nous permettant de continuer à nous interroger sur notre rapport à la psychanalyse.

Dans ces différents moments de passage, parfois si étranges, de chemin bordé par un désir pas encore élaboré, traversée par une actualité brutale, j'eus recours à quelques autres de l'École pour soutenir la fonction à laquelle je m'étais proposée.

Ce sont les différents textes trouvés dans les *Carnets*, déjà sur ces journées de 1975, sur l'historique des cartels répondant tout d'abord à une nécessité d'efficacité militaire face à l'ennemi, donc pas sans le travail effectué par quelques autres, que j'ai pu avancer. Pas sans la suite non plus, le nouveau secrétaire aux cartels et autres collectifs de travail ayant accepté de présenter cette demi-journée de travail.

Ça passe...